

Black Mirror
Le luddisme ludique

Damien Detcheberry

Numéro 190, mars 2019

La sériephilie : le futur du cinéma ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Detcheberry, D. (2019). *Black Mirror* : le luddisme ludique. *24 images*, (190), 38–43.

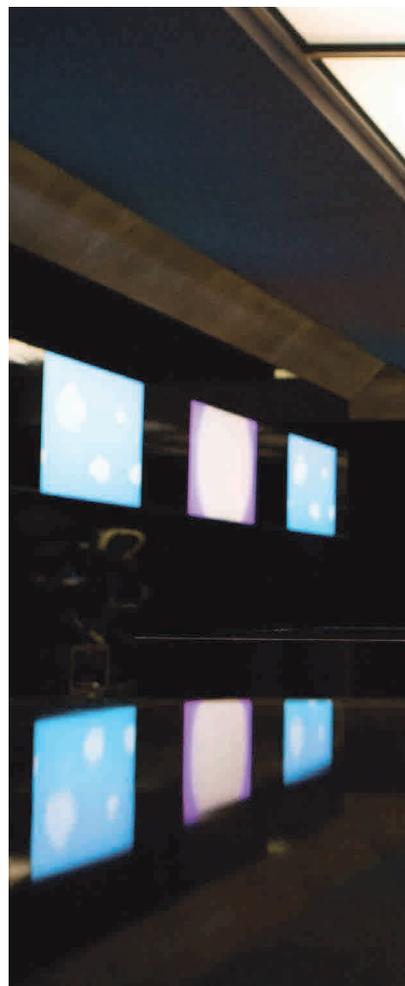
Black Mirror

Le luddisme ludique

838

PAR DAMIEN DETCHEBERRY

Fer de lance des séries actuelles d'anticipation, *Black Mirror* joue pleinement la carte du divertissement en forme d'autoflagellation, en portant un regard critique et satirique sur notre dépendance aux écrans.





Il faut voir – ou revoir – *The National Anthem*, le glaçant épisode inaugural de la série d'anticipation *Black Mirror*, pour mesurer avec quel humour pervers son créateur, Charlie Brooker, a su donner un sens contemporain à l'adage « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Dans un Royaume-Uni fictif, le premier ministre est informé que la duchesse de Beaumont, personnalité appréciée du public et bien connue des tabloïds, a été enlevée. Son ravisseur diffuse sur Youtube une revendication saugrenue qui a pour but d'humilier publiquement l'homme d'État, et qu'on se gardera bien de révéler aux lecteurs qui ont la chance de ne pas connaître la suite des événements. Sachez seulement que le plan machiavélique entrainera le premier ministre en désarroi, ses désastreux conseillers en communication, la population entière du pays et un cochon rose dans une spirale tragicomique où se mêlent une satire politique acerbe, comme savent si bien le faire les Britanniques, et un constat sans appel sur la puissance dévastatrice des réseaux sociaux.

Il n'est pas nécessaire de débiter par *The National Anthem* pour découvrir *Black Mirror*, puisqu'il s'agit d'une série dite « d'anthologie » – dont les épisodes ne sont liés que par leur thème à la manière des célèbres émissions *La Quatrième dimension* (*The Twilight Zone*) et *Alfred Hitchcock présente*, pour ne citer que les pionnières du genre. Mais force est de reconnaître que cet épisode liminaire, outre le fait qu'il laisse un souvenir indélébile, résume parfaitement l'ADN de la série, qui met en scène des individus pris au piège d'une société obnubilée par les médias et la technologie, principalement par les écrans petits et grands. Ce sont eux, bien évidemment, les « miroirs noirs » du titre qui dominent nos vies.

FUTUR POCHE

Il existe en robotique un concept fascinant lié au malaise suscité par les robots androïdes dont la ressemblance est très proche de l'être humain, sans être suffisante pour que l'on ne fasse plus la différence entre l'homme et la machine. En d'autres termes, plus les imperfections de la copie sont subtiles, et plus elles paraissent monstrueuses à l'observateur. Le roboticien Masahiro Mori a appelé cette zone d'inconfort « the uncanny valley », traduite en français par « la vallée dérangeante ».

En évoluant bien souvent dans un futur si proche qu'il en devient désagréablement familier, en mettant en avant d'ingénieux gadgets futuristes mais tout à fait plausibles tels que ces microprocesseurs permettant aux parents de surveiller leurs enfants en tout temps (*Arkangel*, de Jodie Foster, 2017), ou encore ce service de pompes funèbres qui se sert de l'historique internet des défunts pour simuler des conversations entre morts et vivants (*Be Right Back*, d'Owen Harris, 2013), *Black Mirror* a su transposer à merveille au récit d'anticipation ce concept de « vallée dérangeante » : une réalité similaire à la nôtre, presque identique, mais rendue monstrueuse simplement par de subtils dérèglements. Avec, toujours en ligne de mire pour chaque épisode, une mise en garde bien actuelle des dérives du progressisme qui risquent de faire basculer l'humanité dans un enfer technologique. C'est de cette manière que Charlie Brooker avait décrit la

série dans un article du *Guardian* en décembre 2011 : « [les épisodes] traitent tous de la façon dont nous vivons maintenant – et de la façon dont nous pourrions vivre dans 10 minutes si nous sommes maladroits »¹.

Dans la foulée du succès de *Black Mirror*, c'est toute une vague de séries d'anticipation qui s'est aventurée ces dernières années dans les eaux troubles du ludisme² ludique, exposant les dangers du progrès tout en proposant des univers de science-fiction séduisants, saturés d'appareils futuristes en tous genres. En abordant des thèmes tels que le transhumanisme, l'intelligence artificielle et la robotique, des séries comme *Westworld* et *Real Humans* proposent ainsi des visions pessimistes d'un futur néanmoins crédible, où la technologie est à la fois porteuse de magie et

Dans la foulée du succès de *Black Mirror*, c'est toute une vague de séries d'anticipation qui s'est aventurée ces dernières années dans les eaux troubles du luddisme ludique (...).

synonyme de déshumanisation. D'autres séries explorent à la fois les dérives mais aussi les opportunités de sociétés misant tout sur le numérique. Dans *Mr. Robot* par exemple, un hackeur de génie doublé d'un cyberjusticier (Rami Malek) lutte contre un conglomérat démoniaque qui ressemble à s'y méprendre à ce que donnerait la fusion des géants actuels du Web et de Wall Street. Reprenant enfin l'idée de la nouvelle de Philip K. Dick – et du film de Steven Spielberg, *Minority Report*, la série *Person of Interest* présente une société où les délits peuvent être prédits et les criminels arrêtés avant même d'avoir commis leur méfait ; mais elle substitue à l'élément surnaturel de la nouvelle de Dick – les précognitifs qui prédisent l'avenir – les capacités d'un superordinateur pouvant calculer les probabilités qu'un crime ait lieu. Si le principe philosophique reste le même – peut-on condamner une personne qui n'a pas encore commis de crime ? – cette dimension informatique vient apporter à l'histoire originale un niveau de lecture un peu plus vraisemblable.

RÉALISME POST-ÉTHIQUE

Black Mirror reste cependant la seule parmi toutes ces séries à réussir à reproduire épisode après épisode cette subtile alchimie entre malaise et familiarité qui faisait déjà la force de *The National Anthem*. Peut-être parce qu'elle est la seule à avoir su s'emparer aussi intelligemment du réel pour mieux le déformer, et faire de chaque épisode une éventualité scientifique ouverte à tous les fantasmes.



Cette particularité s'explique en partie par le CV inhabituel de son créateur, Charlie Brooker, qui fait reposer l'existence de la série sur un paradoxe intéressant. Cet ancien journaliste de la presse vidéoludique puis du magazine *The Guardian* – où il signait une chronique hebdomadaire dans le guide télévisuel – a longtemps été scénariste et animateur de talkshows satiriques portant sur le monde de la télévision, avant de devenir producteur de fictions. Personnage souvent sollicité par les médias, il fait donc office depuis de nombreuses années d'électron libre de la sphère télévisuelle britannique ; mais il est également un des discrets fondateurs de Zeppotron, une filiale d'Endemol, la tentaculaire société de production d'émissions de télé-réalité telles que *Big Brother*, *Master Chef* et *Star Academy*.

C'est donc naturellement que *Black Mirror* est née sur Channel 4, la chaîne anglaise qui présente également *Big Brother* et qui avait auparavant diffusé la précédente série de Charlie Brooker, *Dead Set* (2008), dans laquelle un plateau d'émission de télé-réalité se retrouvait envahi par des morts-vivants. La télé-réalité occupe également une place prépondérante dans *Black Mirror*, et sert même de cadre à deux des épisodes les plus marquants de la série : *Fifteen Million Merits* (Euros Lyn, 2011) et *White Bear* (Carl Tibbetts, 2013). Toutefois, même si ces épisodes sont construits comme des charges virulentes contre une civilisation assoiffée de divertissement, il est difficile de distinguer si la télé-réalité y apparaît comme responsable de cette dérive de la société du spectacle, ou si elle n'en est que le symptôme. Charlie Brooker se garde bien de trancher la question, ne proposant d'ailleurs à aucun moment dans la série la moindre échappatoire morale aux malheurs dans lesquels l'Humanité s'est elle-même enfermée.

On peut être reconnaissant à ce titre à Netflix, qui a racheté les droits de *Black Mirror* en 2016, de n'avoir pas modifié l'essence de la série. Si elle y a gagné en lustre hollywoodien avec l'implication de personnalités devant et derrière l'écran (John Hamm, Bryce Dallas Howard, Jodie Foster, John Hillcoat), l'équipe de départ et le ton original ont été conservés. Dévoilé en début d'année, l'épisode interactif *Bandersnatch* en fait même paradoxalement une nouvelle vitrine technologique pour Netflix, tout en renouant dans ses meilleurs moments avec le cynisme des tout premiers épisodes. Car c'est bien ce cynisme qui est à la fois la plus grande force de la série et ce qui la rend, aujourd'hui encore, aussi profondément dérangeante. À voir que *Black Mirror* émane, au même titre que *Big Brother*, du plus grand studio de production d'émissions de télé-réalité, on en viendrait presque à croire que c'est chez les marchands de poison qu'on trouve les meilleurs antidotes.

1. [theguardian.com/technology/2011/dec/01/charlie-brooker-dark-side-gadget-addiction-black-mirror](https://www.theguardian.com/technology/2011/dec/01/charlie-brooker-dark-side-gadget-addiction-black-mirror)
2. Le mot « luddisme » vient d'un ouvrier anglais du nom de Ned Ludd, à l'origine d'un vaste mouvement de protestation contre l'automatisation des métiers à tisser qui a eu lieu à l'aube de la révolution industrielle du XIX^e siècle. Par extension, le terme désigne aujourd'hui le rejet du progrès et des nouvelles technologies.